

XYZ. La revue de la nouvelle

Les petits caractères

André Berthiaume



Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (1996). Les petits caractères. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 36–38.

Les petits caractères

André Berthiaume

Imaginez une espèce de fosse circulaire au plafond bas, au plancher de céramique pâle. L'aire est appelée pompeusement «Jardin de la restauration». Beaucoup de plantes, évidemment fausses, et d'ensoleillement, évidemment artificiel. Des comptoirs en enfilade, des serveuses au regard quasi implorant. Un café? Dans une tasse, un verre? Rien qu'un café? Petit, moyen, grand? Velouté, corsé, déca?

Nikola atteint le carrefour, à bout de souffle. Éreinté par l'angoisse autant que par la course. Il s'impose une halte. Le visage de sa mère repasse dans sa tête, comme amené par son halètement. Puis celui de sa sœur. Elles ne parlent pas, mais leurs yeux crient la faim, la soif, le froid. Il pense à l'appartement toujours privé de lumière, délabré, suintant, envahi par les fantômes. Il pense aux carreaux maintenant givrés au petit matin. La buée sort par saccades de sa bouche ouverte. Son regard fait le tour. Les rares piétons traversent l'espace découvert en courant, l'air hagard, le dos très voûté, silhouettes cassées. Une auto surgit comme un gros insecte fou, tous pneus crissant, ignorant les feux qui clignotent pour rien.

Maintenant, le voilà qui cherche une place pour boire son arabica et parcourir en paix le journal mis gracieusement à la disposition de l'aimable clientèle. Une tasse dans une main, le journal dans l'autre, il hésite car il a des exigences. Non, pas ici, trop près de ces dames volubiles qui fument comme des sapeurs. Pas sur ce siège vissé au plancher, qui vous éloigne ridiculement de la table. Pas sur cette chaise qui a un dossier inconfortable, deux barres de métal qui vous amochent un dos en un rien de temps.

Aujourd'hui, tout en allongeant les ombres au sol, le soleil bas d'automne éblouit, brouille la vue, multiplie les contre-jour, déchire,

déchiquette. Les cibles ne sont pas nettes dans l'œil du viseur. À l'autre extrémité du vaste carrefour bondé d'immeubles éventrés, Nikola voit le camion-citerne garé à l'ombre des platanes. Le chauffeur fait les cent pas en grillant nerveusement une cigarette. Il a hâte de repartir.

Pas si près des relents de la *Frite fraîche*. Non, non, pas ici, trop près du haut-parleur qui déverse un cha-cha-cha aussi endiable qu'énervant. Exotisme de mes deux. Non, pas ici, le coin est trop crûment éclairé, on n'est quand même pas à l'hôpital, merde, ou dans un poste de police.

Le chauffeur ne veut plus franchir ce carrefour, c'est trop risqué, trop dénudé. Tout le monde sait qu'il peut y avoir des tireurs embusqués aux alentours, sur les toits des édifices croulants.

Enfin, ce coin lui paraît convenable. Il s'assoit, commence à boire son café à petites gorgées tout en parcourant le tabloïd étalé devant lui à plat, quotidien aux dimensions parfaitement adaptées à la petite table. La grille des mots croisés a dûment été complétée, celle du mot mystère aussi.

Nikola sait qu'il risque sa vie tous les jours pour avoir de l'eau, remplir le bidon cabossé qu'il traîne avec lui. Il n'a pas le choix. On ne peut pas vivre sans eau. L'eau, c'est comme le feu, maintenant qu'il n'y a plus d'électricité, on ne peut pas s'en passer. L'hiver approche comme un ours blanc. Le bois pour le foyer, il l'obtient en abattant des arbres aux abords des avenues, en arrachant des planches dans les arrière-cours.

Profonde respiration, puis il s'élance avec son récipient, légèrement accroupi, entreprend de traverser. Il s'arrête quelques secondes derrière chaque lampadaire. Se plaque contre le métal avant de reprendre sa course. Arrive sain et sauf de l'autre côté. Il salue le chauffeur qui l'a vu venir en fronçant les sourcils; celui-ci jette son mégot par terre, traite le garçon d'imprudent, de cinglé. Fais un détour, qu'il lui dit. Viens par les petites rues, qu'il lui dit. Mais le détour est trop long, interminable. Nikola n'écoute plus, il surveille l'eau qui monte dans le bidon, puis il visse soigneusement le couvercle. Salutations, recommandations, à demain gamin.

Ah! l'instant de répit. Le confort, la félicité. Le moment du quant-à-soi, gâtons-nous un peu, on l'a bien mérité on l'a pas volé la vie nous doit bien ça merde on en demande si peu.

Sur le chemin du retour, il court courbé. Sous ses pas défilent les crevasses dans l'asphalte et les feuilles mortes qui s'y blottissent. Le bidon alourdi frôle le sol, bute parfois contre une fissure. L'eau clapote contre le métal. Le moteur crachotant du camion s'éloigne. Le bruit l'empêche d'entendre le coup de feu.

On respire à fond, on apprécie de siroter en paix le liquide brûlant. Titres gras, joyeuses réclames de Noël déjà, grandes photos, courts textes qu'il ne prend pas la peine de lire. Les sections se succèdent, locale, régionale, les annonces classées, l'horoscope, les numéros de la loto...

Il est tombé face contre terre. Le bidon, à côté de lui, se répand lentement sur la chaussée. Que de l'eau. Pas de sang. Pas encore.

Il avale une autre gorgée, tourne la page et tombe sur la photo d'un garçon allongé dans une rue de la ville en guerre, un bidon renversé à ses côtés. Il marque un temps d'arrêt, projette son corps en avant pour mieux voir, lire la légende en petits caractères. La tasse vacille, se renverse, se répand vite, le café fait tache d'huile brune, odorante et chaude, envahit la photo, la page, multiplie les rigoles jusqu'à la bouille du Père Noël.